

Qu'importe que Richard Wagner écrive des lettres dans lesquelles il salue l'avenir de son génie, qu'il fasse des théories où disparaissent sous les mépris de sa critique la musique de Rossini et celle de Meyerbeer, où Mendelssohn, dédaigné, est rejeté au nombre des joueurs de clarinette? Wagner, qui remplit l'Allemagne du bruit de son nom et la salle du Théâtre-Lyrique du tapage de sa musique, se croit poursuivi par les juifs; c'est la conspiration de Judas contre sa personne; il le dit, il le proclame; ce rôle de martyr est si propre au succès! Que fait tout cela, et qu'avons-nous besoin de le savoir? M. Wagner n'est pas le premier après Alcibiade qui ait coupé la queue du chien pour faire parler de soi. Ne nous inquiétons pas de l'esthétique, des personnalités, des excentricités cherchées et productrices de la renommée. L'œuvre est là: écoutons-la, et n'écoutons qu'elle seule. Vous vous souvenez de la déroute de Wagner, à l'Opéra. M. Perrin ne tenait sans doute pas à offrir à l'auteur du *Lohengrin* l'occasion d'une revanche, mais M. Padeloup a couru, à ses risques et périls, l'aventure des réhabilitations avec son auteur favori. Hier, mardi, le Théâtre-Lyrique jouait *Rienzi*. Je ne vous dirai que quelques mots à peine du sujet; il offre des chants, des mouvements de masses vocales, quelques situations, rares, mal définies, mal posées, et puis, c'est tout. C'est un poème fort maladroitement emmanché et qui n'est ni fait ni à refaire, une chose nulle, l'histoire à la diable de Rienzi, qui, après avoir soulevé le peuple contre les grands et avoir créé à Rome, au treizième siècle, une république éphémère, mourut abandonné des Romains: Masaniello du moyen de Rome, précédant de trois siècles le Masaniello napolitain. Au milieu de cet épisode historique se joue le roman des plus médiocres d'un Colonna, d'un fils de patricien, amoureux de la sœur de Rienzi; ce détail ne fait ni reculer ni avancer la pièce, on pourrait aisément s'en passer. Que resterait-il alors? Ce qui existe: des récitatifs et des chœurs, toujours des chœurs. Voilà le poème. Quant à la musique, j'avoue, pour ma part, que je ne la goûte qu'à moitié. Presque toute la partie qui se passe sur la scène, la portion dramatique enfin, m'a paru absolument manquée; du bruit, beaucoup de bruit, toujours du bruit, une violence qui commence au premier acte et qui finit au dernier, mais, là, sans désenrayer, une tempête de bruit lancée à fond de train. Voyons, attende donc, soufflons un peu; non, en avant, et encore, et encore, jusqu'à ce que les chanteurs soient épuisés, que les violons aient les bras cassés et que les yeux des cornistes et des joueurs de trombone leur sortent par la tête. Mais l'opéra militaire de Mermet, le *Roland à Roncevaux*, de si bruyante mémoire, n'est que de la musique de berger à côté de cela; c'est *Fleuve du Tage* comparé à la *Marseillaise*. Je n'ai jamais éprouvé une pareille fatigue; je m'y habituerai sans doute, il le faudra bien; mais pour la première fois, c'est dur. Ne croyez pas que je sois le seul: nous étions tous sous le même abattement physique. Aussi dès que la moindre phrase dessinait dans le calme une ombre de mélodie, il fallait voir avec quelle joie le public soulagé battait des mains; il sortait un instant de ce tourbillon; il reprenait pied dans ce silence, et il se croyait sauvé. Je connaissais le mal de mer, mais je ne connaissais pas le mal de musique; ah! bath! je m'y habituerai, car je sais bien que l'avenir est à Wagner et que nous aurons successivement tous ses opéras. Tout passe, tout casse, tout lasse, dit le proverbe: voilà plus d'un demi-siècle qu'on entend Rossini; depuis trente ans, nous écoutons Meyerbeer. Ces hommes de génie ne sont plus là pour défendre leurs œuvres en en créant de nouvelles. Verdi, le dernier venu de cette génération, va bientôt s'éteindre. M. Auber ne lutte plus, les phalanges du passé sont dispersées, le royaume de l'art appartient donc à qui veut le prendre. Wagner a l'audace, à lui donc la scène, à lui et son école; cela durera tant que cela durera. Mais dans dix ans je promets un fameux succès à celui qui

inventera *Il pleut bergère*, et qui aura le courage d'écrire ce thème dans un grand opéra.

Je vous ai dit mon sentiment à la première audition de *Rienzi*; mais ne croyez pas pourtant qu'il y ait là une œuvre indifférente. Descendez de la scène, en général fort mal comprise, fort mal rendue, où la lumière ne se fait que par éclairs, comme dans des nuits d'orage; oubliez cet art adorable du chant, dont Wagner ne tient pas compte, et entrez dans l'orchestre; écoutez; à défit des voix des solistes et des chœurs, les voix de l'orchestre; alors vous vous trouvez incontestablement en face d'un maître; les masses instrumentales, bien fondues, bien sonores, sont menées d'une façon magistrale. Il y a de beaux et larges dessins d'orchestre, élégants parfois, souvent même, et savamment conduits. Je citerai l'ouverture, l'accompagnement du morceau de *Rienzi* au troisième acte, la belle marche qui suit ce morceau, le chœur des pages au second acte, la prière pendant le combat, l'air de Colonna qu'accompagnent les violoncelles; tout cela est véritablement hors ligne et d'une maître musicien. J'aurais voulu avoir plus à louer dans la partie des voix; il y a quelques belles parties de récitatif dans le rôle de *Rienzi*. un chant du page: « *J'ai vu nos champs, nos villes,* » répété par le chœur, qui est d'un effet charmant, plein de simplicité et de grâce; on l'a fait bisser; un très joli air de Colonna: « *O tendres rêves de ma vie!* » une fort belle attaque de chœur: *Santo spirito*, et surtout, au cinquième acte, un très bel air que Monjauze chante en grand artiste; car à tout seigneur tout honneur, Monjauze a été le héros de la soirée; il a mis à ce *Rienzi* toute son ardeur, toutes son âme; il a eu des moments magnifiques, surtout en ce troisième acte; parfois, dans ce rôle, écrit dans les notes les plus élevées de la voix, sa voix a trahi ses efforts; mais est-ce sa faute? Qui diable y résisterait? Et maintenant, grosse question, *Rienzi* aura-t-il du succès, qui le sait? On a beaucoup applaudi; on a protesté contre ses applaudissements, lesquels ont protesté contre ces applaudissements, lesquels ont protesté contre les protestations; ce qui aurait pu durer longtemps; mais cela ne signifie pas grand'chose. Quoi qu'il arrive, je sais bon gré, pour ma part, à M. Pasdeloup d'avoir fait cette tentative, et d'avoir, en nous donnant *Rienzi*, mis toutes les ressources du théâtre à la disposition du musicien, dont il a honoré l'œuvre par une grande beauté de décors et un grand luxe de costumes et de mise en scène.

Pendant que le Théâtre-Lyrique lançait le *Rienzi* de Wagner, l'Opéra-Comique reprenait, lui, tout doucement et sans grand tapage, le *Postillon de Longjumeau* et *Bonsoir M. Pantalon*, deux excellentes œuvres de son répertoire. Nous les avons revues avec plaisir, et surtout nous avons applaudi à M. Léon Achard. Achard est un aimable et charmant chanteur, qui devait faire merveille sous le chapeau enrubanné et sous la veste à paillons de Chapelou. Il a été chaleureusement accueilli, et c'est justice. Je voudrais qu'il phrasât davantage les couplets du *Postillon*, en abandonnant franchement les souvenirs de ses devanciers, qu'il égayât un peu son premier acte; quant à l'acte suivant, il y est parfait, et il a chanté à ravir la romance: *Ton tourtourneau t'appelle*; le public tout entier a voulu l'entendre une seconde fois, et ce succès du jeune et sympathique ténor a été des plus grands.

Le théâtre de l'Ambigu, en attendant la grande pièce qu'il prépare, nous a donné *Vautrin* avec Frédérick Lemaître; voilà trente ans que *Vautrin* parut sur la scène; il eut une représentation; une fantaisie d'un goût plus que douteux, de la part de l'acteur, fit arrêter la pièce. On reprend ce drame aujourd'hui: pourquoi ces choses et non pas d'autres? Pourquoi cette œuvre de Balzac, assez médiocre, du reste? S'il faut montrer Frédérick Lemaître, ce grand acteur d'une

L'ILLUSTRATION, 10 avril 1869, p. 234.

génération passée, à la génération d'aujourd'hui, ce que j'approuve fort, ne peut-on choisir, dans ce grand répertoire qu'il a animé de son immense talent, que la seule pièce que son talent n'ait pas soutenue?

L'ILLUSTRATION, 10 avril 1869, p. 234.

| | |
|-----------------------|-----------------------|
| Journal Title: | L'ILLUSTRATION |
| Journal Subtitle: | JOURNAL UNIVERSEL |
| Day of Week: | Saturday |
| Calendar Date: | 10 APRIL 1869 |
| Printed Date Correct: | Yes |
| Volume Number: | VOL. LIII. N°1363 |
| Year: | 27 ^e ANNÉE |
| Series: | None |
| Issue: | Samedi 10 avril 1869 |
| Livraison: | None |
| Pagination: | 234 |
| Title of Article: | LES THÉÂTRES |
| Subtitle of Article: | M. Savigny |
| Signature: | |
| Pseudonym: | |
| Author: | |
| Layout: | Internal text |
| Cross-reference: | None |